

LES ILLUSIONS DE DEUX GENIES LITTERAIRES BALZAC ET LAMARTINE

Par
LOTFY FAM

On peut se demander pourquoi le sujet de cet article réunit deux génies aussi différents que Lamartine et Balzac. C'est que normalement on connaît ces écrivains sous leur côté glorieux, et on ne connaît que vaguement les déboires de leur vie. Ces déceptions pourtant, ont eu des répercussions sérieuses sur leurs œuvres. Il nous a donc paru intéressant de nous immiscer dans leur vie pour en mettre en lumière un aspect quelque peu négligé.

Lamartine et Balzac ne se ressemblaient pas physiquement, autant la distinction caractérisait le premier, autant elle manquait au second.

Balzac avait des manières lourdes, brusques et sans grâce. Sa façon de s'habiller reflétait à la fois la prétention et la négligence. Au point de vue du caractère même, il ne savait faire montre d'aucune délicatesse, d'aucune attention. Cet aspect rustre explique qu'il n'eut pas de vrais amis. On l'admirait, mais on ne l'aimait guère ; ce fut le cas de Victor Hugo, celui de George Sand qui le trouvait trop rabelaisien, et celui de Théophile Gautier qui le considérait avec "une aimable et majestueuse indulgence". Il est curieux de constater que le seul portrait réellement flatteur de Balzac ait été fait par Lamartine qui le rencontra pour la première fois dans le salon de M^{me} de Girardin. Voici comment il nous le présente :

"Balzac était debout devant la cheminée de ce cher salon où j'avais vu passer et poser tant d'hommes ou de femmes remarquables. Il n'était pas grand bien que le rayonnement de son visage et la mobilité de sa stature empêchassent de s'apercevoir de sa taille ; mais cette taille ondoyait comme sa pensée ; entre le sol et lui, il semblait y avoir de la marge ; tantôt il se baissait jusqu'à terre comme pour ramasser une gerbe

d'idées; tantôt il se redressait sur la pointe des pieds pour suivre le vol de sa pensée jusqu'à l'infini [...] Il me jeta un regard vif, pressé gracieux, d'une extrême bienveillance. Je m'approchai pour lui serrer la main, je vis que nous nous comprenions sans phrase et tout fut dit entre nous; il était lancé, il n'avait pas le temps de s'arrêter. Je m'assis et il continua son monologue, comme si ma présence l'eût ranimé au lieu de l'interrompre.

L'attention que je donnais à sa parole me donnait le temps d'observer sa personne dans son éternelle ondulation. Il était gras, épais, carré par la base et les épaules; le cou, la poitrine, le corps, les cuisses, les membres puissants; beaucoup de l'ampleur de Mirabeau, mais nulle lourdeur; il y avait tant d'âme qu'elle portait tout cela légèrement et gaiement, comme une enveloppe souple et nullement comme un fardeau; ses bras gesticulaient avec aisance; il causait comme un orateur parle"¹.

On remarque au passage le style grandiloquent cher à Lamartine; il est évident que Lamartine était attiré par Balzac, mais il est aussi évident qu'il l'a vu à travers le prisme de son idéalisme. Nous ne pouvons donc attacher à ce portrait qu'une valeur sentimentale.

De part sa nature, Lamartine est porté à prodiguer les compliments, à jeter "à pleines mains les roses", comme le dit son secrétaire Ch. Alexandre, dans ses *Souvenirs sur Lamartine*, p. 6.

Lamartine plane toujours dans des sphères sereines si élevées qu'il ne peut voir aucune laideur sur terre. "La matière vue de si haut est comme le ciel vu d'en bas : elle se teint d'azur"².

A son tour, Balzac a fait de Lamartine, sous le nom de Canalis, un très beau portrait.

1. E. Faguet. *Balzac*, Paris, Hachette, 1913, in 16, 201 p. Voir pp. 25, 26.

2. Faguet, *Etudes sur le XIXe siècle*, Paris, Boivin, 1887 p. 86.

N'a-t'il pas écrit dans la *Chute d'un Ange* :

"Et le sage comprit que le mal n'était pas,
Et dans l'oeuvre de Dieu ne se voit que d'en bas."

(VIIIe Vision).

Tous ceux qui ont connu Lamartine se sont profondément attachés à lui, à ce cœur sublime, ouvert à toute idée généreuse. Hommes et femmes admiraient la distinction naturelle de ses manières, la finesse et le charme de son caractère, la flamme et la spontanéité de sa conversation.

Le poète provençal Frédéric Mistral, ne fait que traduire ce que pensent tous ceux qui ont connu Lamartine, lorsqu'il lui dit :

"Je te salue, ô toi, le plus noble des hommes".

Divergences d'inspiration, divergences de caractère et cependant, une certaine ressemblance dans leur façon d'aborder les problèmes de la vie quotidienne.

Lamartine et Balzac avaient tous deux l'amour du travail.

Balzac était un travailleur acharné et puissant. Aussi, malgré sa constitution robuste, devait-il mourir à l'âge de 50 ans, usé par un labeur incessant. Il a écrit près de 100 ouvrages en 25 ans. Cela à travers mille entreprises et mille desseins qui tourbillonnaient sans arrêt dans sa tête, cela malgré cent voyages et des soucis incessants d'argent.

Il travaillait d'ordinaire la nuit, quelquefois jour et nuit; sans sortir, sans presque bouger de son bureau, se soutenant et malheureusement aussi, s'excitant avec d'innombrables tasses de café noir. Il écrit un minimum de 10 pages par jour et assume un minimum de 8 heures de travail par jour, chiffre énorme à bien considérer pour un travail littéraire.

Et lorsqu'il finissait un manuscrit, l'ouvrage était loin d'être achevé. Il corrigeait ou plutôt augmentait infiniment. Il lui fallait 5, 6 ou 7 épreuves d'imprimerie. Les manuscrits qu'il livrait aux typographes n'étaient pour lui qu'une maquette qu'il agrandissait, ou bien un canevas sur lequel il brodait.

De même, Lamartine travailla dur, sans répit; même malade, il ne cessa d'écrire et de produire. Vers la fin de sa vie, il a écrit encore des *Entretiens littéraires* qui furent publiés sous le titre de *Cours Familier de Littérature* et qui constituèrent 28 volumes de grand format. Tous les matins, hiver comme été, debout à 5 heures du matin, se comparant au rossignol qui aime à chanter très tôt, il s'assied près de sa cheminée jusqu'à onze heures; et ses vers harmonieux prennent forme avec les premières heures du jour.

Voici le témoignage d'un valet de Lamartine (1) :

"Le matin, personne ne pénètre dans la chambre de Monsieur avant onze heures; défense sévère de frapper à la porte; on renverrait un domestique qui se le permettrait; c'est le temps qu'il consacre au travail"

"Et quant il sortait faire une promenade, à cheval ou à pied, il avait toujours son carnet où il consignait ses impressions, les quelques vers inspirés, les uns par le passage d'une brise, les autres par l'harmonieuse ondulation des collines du Mâconnais."

Un autre point commun, et encore plus flagrant, entre nos deux écrivains — c'est qu'ils étaient accablés de dettes, toujours aux prises avec les soucis harcelants de mortels embarras d'argent. Ils ont constaté, chacun à leur tour, que le travail littéraire ne nourrit pas son homme. Alors, pour repousser ce cauchemar de dettes, ce monstre indestructible et toujours renaissant, ils essayaient de gagner de l'argent en se lançant dans les affaires. Et ils étaient fermement persuadés, l'un et l'autre, qu'ils avaient le génie des affaires.

Illusions d'intellectuels ! Ils allaient d'échec en échec, et ont fini par regretter de s'être lancés dans une voie qui ne correspondait ni à leur génie ni à leurs dispositions naturelles.

Balzac et Lamartine avaient aussi de commun ce pouvoir de rêver, de nourrir, avec intensité dans leur esprit, certains désirs que la vie va se charger d'annihiler chez l'un comme chez l'autre.

Balzac nous confie ses rêves dans une lettre adressée à sa sœur Laure, lorsqu'il n'avait que 21 ans: "Laure, Laure, mes deux seuls vœux, et immenses : *être célèbre, être aimé* seront-ils jamais satisfaits ? "

Echec en amour :

Et nous allons voir qu'en amour, il a connu plus d'un échec.

En 1822, il fit la connaissance de Mme de Berny; il avait alors 24 ans et elle 45 ans et 8 enfants. C'est en souvenir d'elle qu'il a dit:

1.. J'ai eu l'heureuse surprise de trouver son "journal" à Tramayes, à 4 km. de Saint-Point, en 1949. Voir L.-Fam, *Lamartine, Voyage en Orient*, Paris, Nizet, in 8°, 543 p. (V. pp. 505, 506.)

"Le premier amour d'un homme doit être le dernier d'une femme". Elle devint son amie et sa maîtresse et resta son amie tant qu'elle vécut. En 1835, elle se sépara de son mari sans pour cela se rapprocher davantage de Balzac.

Il connut son deuxième amour en 1831, lorsqu'il fit la connaissance de Mme la duchesse de Castries. Elle lui écrivit en gardant l'incognito (comme elle le fit avec Sainte-Beuve) ; il lui répondit, et la correspondance s'établit. La duchesse finit par ôter son masque et par prier Balzac de venir la voir. C'était une femme aventurière, fantasque, coquette et en définitive disposée à n'aimer sincèrement ou passionnément qu'elle-même. Balzac fut très épris d'elle, et pour elle, il s'endetta davantage, car il était obligé de la suivre dans ses déplacements. Une des étapes de leurs voyages fut Aix-les-Bains, lieu prédestiné, semble-t-il, pour ce genre d'homme ! car on se souvient de l'aventure de Lamartine avec Elvire, Mme Julie Charles, à Aix-Les-Bains. Les passions des deux hommes devaient se trouver immortalisées l'une dans *le Lac* et l'autre dans *La Duchesse de Langeais*.

Quelques mois après, en 1843, naît un nouvel amour dans son cœur, cette fois-ci, plus durable et plus grave. Cela débuta par une liaison épistolaire, qui devint par la suite plus substantielle avec Mme Hanska, une Polonaise, de grande noblesse et de grande fortune et c'est probablement pour cette dernière raison que Balzac s'attachera à elle : il visait la fortune de cette dame autant que sa personne.(1).

Ce n'est qu'en 1850 que cette Polonaise consentit à épouser Balzac, c'est-à-dire, au bout de relations d'amitié de 18 ans durant lesquelles il ne connut que difficultés et complications. Comme elle avait des domaines en Ukraine, l'empereur n'accorda la permission au mariage qu'à la condition qu'elle abandonnerait tous ses biens à ses enfants. Elle accepta et Balzac ne put reculer. Le 14 mars 1850, ils se marièrent; les illusions de richesse, et bientôt d'amour, s'écroulèrent. Balzac tomba malade, elle se désintéressa de lui et 5 mois après, il mourut, le 18 Août 1850.

Ces divers échecs en amour devaient l'aigrir. Il est tracassé de plus en plus par le manque d'argent et par le désir de s'enrichir. Il s'épuise au travail sans gagner assez d'argent pour vivre. Sa première

1. Rappelons-nous que Lamartine a fait également un mariage de raison, d'intérêt, avec une étrangère, une Anglaise fort riche : Marie-Anne Eliza Birsh.

amie, Mme de Berny, lui inspira la malheureuse idée de faire du commerce pour réaliser des gains rapides, afin de pouvoir ensuite se consacrer à son oeuvre littéraire en toute tranquillité et en pleine sécurité. Il faut dire tout de suite qu'il était trop honnête en affaires, comme Lamarine, et que comme Lamarine, il fut beaucoup plus exploité qu'exploiteur.

Echec comme éditeur : Il s'improvisa donc éditeur avec le peu d'argent qu'il put réunir, et surtout avec l'aide première de Mme de Berny. Faute d'expérience, il échoua complètement dans cette première tentative et s'endetta. Pour récupérer l'argent qu'il avait perdu, il fit un autre essai. En avril 1825, il s'associa avec l'éditeur Urbain Canel pour l'édition des *Oeuvres Complètes* de la Fontaine puis de Molière. Mais, il tomba malade et l'entreprise aboutit au même insuccès.

Echec comme imprimeur : Après ses divers échecs dans le domaine de l'édition, il va, sur les conseils d'un ami de sa famille, M. Dassonvillez, s'orienter vers le métier d'imprimeur, au printemps de l'année 1826. Pourquoi a-t-il préféré le métier d'imprimeur à tout autre ? Il prétend que c'est parce qu'il s'intéressait au sort d'un prote habile mais malheureux, qu'il avait connu chez un ami. Mais cette nouvelle orientation semble plutôt être le fait d'une bonne occasion qui s'est présentée au moment où il se débattait au milieu des difficultés sans nombre, à la recherche de la fortune. Son père accepte de lui verser le capital de la rente de 1500 frs qu'il lui avait accordée quelques années plus tôt, alors qu'il devait se consacrer à la littérature. Il achète pour 30000, plus 15000 frs de matériel, l'imprimerie de Jean Joseph Laurens, 17, Rue du Marais-Saint Germain, actuellement Rue Visconti. Cette imprimerie, il la décrira dans les *Illusions Perdues*. A l'époque, cette profession nécessitait l'obtention d'un brevet. Après plusieurs démarches, Balzac obtient son brevet, le 1er Juin 1826, et un mois après, il s'associe avec Barbier pour l'exploitation de ce brevet. Le 29 Juillet 1826, un premier travail sortit des presses de l'imprimerie Balzac. Il s'agissait d'un prospectus pharmaceutique sur les "Pillules anti-glaireuses de longue vie". Balzac imprima ensuite certaines oeuvres littéraires : celles de Vigny, de la Harpe, de Volney et un "recueil de morceaux choisis de littérature", les *Annales Romantiques*. C'est d'ailleurs à cette époque que remontent ses relations avec V. Hugo.

Un an après, le 15 Juillet 1827, la Société "Balzac-Barbier" crée une nouvelle Société pour l'exploitation d'une fonderie de caractères d'imprimerie. Cette nouvelle Société dont la durée était fixée à 12 années se trouva liquidée 9 mois après.

Madame Balzac, afin de sauver son fils de la banqueroute, sacrifia toute sa fortune. Mais, il restait une lourde dette que Balzac devait traîner toute sa vie après lui.

L'imprimerie ne tarde pas d'ailleurs à faire de mauvaises affaires. Le 18 août 1828, Balzac vend à son associé Barbier "son fonds de commerce d'imprimerie, matériel, fonte, presses, mobilier industriel, marchandises, papier blanc et ses droits du brevet d'imprimeur", le tout pour la somme de 67.000 frs.

Le 1er sept. 1827, il écrit à un ami, le Général Pommereul à Fougères, pour lui annoncer qu'il renonce aux affaires et qu'il va reprendre la plume. "Depuis un mois, lui écrit-il, je travaille à des ouvrages historiques d'un haut intérêt [...] On m'a présenté, par le hasard le plus pur, un fait historique de 1798 qui a rapport à la guerre des chouans et des vendéens, lequel me fournit un ouvrage facile à exécuter."

N'ayant plus les moyens de vivre, il demande à ce Général de l'héberger. Il va donc s'installer pour quelque temps à Fougères, aigri par ses échecs, voulant oublier ses déboires financiers et ne se doutant pas qu'ainsi la France, en perdant un médiocre homme d'affaires, venait de gagner l'une de ses plus grandes gloires littéraires.

Mais, le besoin d'argent ne tarde pas à se faire ressentir, plus aigu, plus pressant ; il le crie à tous ses amis.

Le 19 décembre 1831, il envoie une lettre à son ami et ancien associé, l'éditeur Urbain Canel. Il lui dit :

"En fait d'argent [je ne cesse] de me retourner sur le gril [...] à moins que vous ne soyez comme moi sans plus d'un franc cinquante dans votre poche, donnez à ma mère les cent francs dont il est question. [...] je me pendrai faute d'argent."

Echec dans la presse

Avec l'énergie du désespoir, voulant se procurer de l'argent coûte que coûte, il va se lancer dans une autre tentative : la presse.

En 1840, il fonda la *Revue Parisienne* où il critiqua très durement Sainte-Beuve, Eugène Süe, Thiers et même Victor Hugo. *La Revue Parisienne* ne vécut que trois mois. Dépenses vaines, espoir écroulé !

Mais, si sa gloire littéraire était sûre et solide, peut-être des trésors de la fortune s'ouvriraient plus facilement et plus généreusement pour lui.

Ce raisonnement le poussa à travailler pour la gloire en même temps que pour le gain : ce qui a eu le don d'exaspérer Sainte-Beuve qui, l'accusant de négociations commerciales qu'il n'a pas faites d'ailleurs, dit de lui : "Ce mélange de gloire et de gain m'importune".

En effet, si Balzac aimait le gain, il n'en aimait pas moins la gloire. Il y était même très sensible. Il se plaisait à raconter cette histoire : un jour en Russie, alors qu'une demoiselle de compagnie apportait le thé, la maîtresse de maison lui dit : "Eh bien! vous disiez donc M. de Balzac...". Alors, la jeune fille, de saisissement, avait laissé tomber le plateau. Et Balzac, tout heureux d'ajouter : "Je sais ce que c'est que la gloire". (1)

Echec à l'Académie :

Toujours soucieux d'assurer sa gloire littéraire, il décide de poser sa candidature à l'Académie Française.

En 1839, il a fait une première tentative, mais étant encore jeune, il préféra ne pas affronter la concurrence de Victor Hugo. En 1841, il fit quelques travaux d'approche et se retira encore.

En 1857, il se présenta pour obtenir le fauteuil de Bailly et il n'eut que deux voix : celle de V. Hugo et celle de M. de Pongerville.

En 1849, il se présenta aux deux fauteuils vacants par la mort de Chateaubriand et par celle de Vatout. Il eut deux voix à chacun des deux scrutins.

Donc, toutes ses démarches furent vaines et il n'a jamais pu faire partie de l'Académie Française.

Echec au théâtre :

A quels autres moyens pouvait-il avoir recours pour conquérir la gloire et par conséquent la fortune ? Il a essayé plusieurs fois de

1. Cf. Faguet, *op. cit.*, pp. 23, 24.

faire des pièces de théâtre susceptibles de lui assurer célébrité et richesse. A partir de sa 20^e année jusqu'à sa mort, il fait une cinquantaine d'essais: 50 pièces seront conçues, rêvées ou ébauchées, sur lesquelles il y en aura neuf de terminées, 4 jouées de son vivant et 2 après sa mort.

La première pièce de Balzac fut une tragédie en 5 actes et en vers intitulée : *Cromwell* (1819) et on lui conseilla amicalement, et non sans raison, de la "laisser dormir".

En 1822, puis en 1837, il proposera à différents théâtres, *Le Nègre* et *l'École des Ménages* qui lui seront refusés.

La 4^e tentative au théâtre connut un échec plus douloureux : il s'agit de *Vautrin*, pièce en 5 actes, écrite en 1839 et proposée en 1840 au directeur du Théâtre de la Porte Saint-Martin. Après deux refus, la censure accorda enfin son autorisation et *Vautrin* fut donnée le 14 mars à la Porte Saint-Martin : mais elle fut écoutée avec froideur, puis interdite après la première représentation. L'histoire de cette unique représentation est assez connue. L'acteur Frédéric Lemaître, interprète du rôle du forçat, s'était fait, au 4^e acte, la tête du Roi Louis-Philippe en s'affublant, dit-on, d'un loupet "dynastique et pyramidal". Le duc d'Orléans qui assistait à la représentation en conçut l'indignation qu'on devine. L'interdiction fut immédiate. Balzac qui avait misé sur un succès pour renflouer ses finances fut, une fois de plus, déjoué dans ses espérances. Etant malade à cette époque, il confia ses intérêts à V. Hugo, mais rien ne s'arrangea et l'auteur de *Vautrin*, ulcéré, refusa même l'indemnité de 5000 frs que le gouvernement lui offrait. Mais, il accepta du Ministère l'autorisation de faire jouer un drame ou deux à la Porte Saint - Martin, ou à l'Odéon pendant les 4 mois de fermeture, de Mai à Août.

Donc, pour rattraper l'échec de *Vautrin* il essaya de monter sa 5^e pièce : "*Richard coeur d'éponge*"; mais le projet n'aboutit pas.

Alors, Balzac prépara *les Ressources de Quinola* et cette 6^e tentative se solda par un nouvel échec, car la pièce quitta l'affiche après 19 représentations (1842).

Septième tentative avec *Paméla Giraud* (1843), qui eut une carrière très brève. En 1848, ce fut sa 8^e pièce, *La Marâtre*, mais au bout de 6 jours, on affichait "relâche".

La 9e et dernière pièce de Balzac, *Mercadet ou le Faiseur*, achevée en 1844, fut proposée à la Comédie Française (en 1848) qui réclama à deux reprises des remaniements. Mais, Balzac mourut le 18 août 1850, sans que son chef d'oeuvre ait vu le jour.

C'est cette pièce, *Mercadet* qui connaîtra plus tard, en 1868, un si grand succès à la Comédie Française qu'on la déclarera "la plus puissante comédie du XIXe siècle", (Soulay) et "égale aux meilleures de Molière" (Sarcey).

Résultats de cette expérience :

Ces déceptions répétées, cette longue et dure expérience au milieu d'une existence tumultueuse, tout cela ne pouvait pas être sans influence sur l'oeuvre de Balzac. En effet, celle-ci porte l'empreinte de tous ces déboires et elle est teintée de cette amertume acquise après tant d'insuccès.

Tous ces échecs devaient nécessairement pousser Balzac à se demander quel est donc l'homme (ou le type d'homme) susceptible de réussir dans la vie. Il examine cette question et nous en donne la réponse à travers les personnages de ses romans.

Evidemment, ce ne sont pas les honnêtes gens qui réussissent ou qui peuvent réussir. Ils ont trop de scrupules, ils ont trop de délicatesses et de conscience.

Les coquins ? oui, mais pas souvent, à condition qu'ils soient parfaits, car les coquins sont trop avides, trop impulsifs pour être prudents, ... ils font toujours des maladresses qui les perdent.

Ceux qui réussissent, ce sont les médiocres persévérants et c'est pour cela que Balzac fait connaître le succès dans ses romans à beaucoup d'entre eux.

Dans *le Père Goriot* (1834), par exemple, voilà le forçat évadé Vautrin, qui donne une leçon d'arrivisme au jeune étudiant, Rastignac :

"Voilà le carrefour de la vie jeune homme [...] Savez-vous comment on fait son chemin ici ? Par l'éclat du génie, ou par l'adresse de la corruption. Il faut entrer dans cette masse d'hommes comme un boulet de canon, ou s'y glisser comme une peste. *L'honnêteté ne sert à rien.* On plie sous le pouvoir du génie, on le hait, on tâche de

le calomnier, parce qu'il prend sans partager, mais on plie s'il persiste; en un mot, on l'adore à genoux quand on n'a pas pu l'enterrer sous la boue.

"La corruption est en force, le talent est rare. Ainsi la corruption est l'arme de la médiocrité qui abonde, et vous en sentirez partout la pointe..."

L'honnête homme c'est "la vertu dans toute la fleur de sa bêtise, c'est la misère. Je vois d'ici la grimace de ces braves gens si Dieu nous faisait la mauvaise plaisanterie de s'absenter au jugement dernier. Si donc vous voulez promptement la fortune, il faut être déjà riche, ou le paraître.

"Pour s'enrichir, il s'agit ici de jouer de grands coups, autrement on carotte, et votre serviteur ! Si dans les cent professions que vous pouvez embrasser, il se rencontre dix hommes qui réussissent vite, le public les appelle des voleurs. Tirez vous conclusions. Voilà la vie telle qu'elle est. Ça n'est pas plus beau que la cuisine, ça pue tout autant, et il faut se salir les mains si l'on veut fricoter; sachez seulement vous bien débrouiller: là est toute la morale de notre époque. Si je vous parle ainsi du monde, il m'en a donné le droit, je le connais. Croyez-vous que je le blâme ? du tout. Il a toujours été ainsi. Les moralistes ne le changeront jamais. L'homme est imparfait..."¹

On ne peut que constater la justesse des vues de Balzac, bien qu'empreintes d'un peu de cynisme en ce qui concerne le problème du succès dans la vie.

De même, on devait retrouver, dans ses romans, des traces de l'autre problème qui le tracassa toute sa vie durant: le manque d'argent.

Que dépeindra-t-il avant tout et par dessus tout chez les hommes ? Le fameux appétit de l'argent, cette ruée vers l'or, enragée et universelle.

Les phrases suivantes de la Bruyère pourraient servir d'épigraphe à presque toute l'œuvre de Balzac.

"Il y a des âmes sales, pétries de boue et d'ordure, éprises du gain et de l'intérêt, comme les belles âmes le sont de la gloire et de la vertu, capables d'une seule volupté qui est celle d'acquiescer ou de ne point

1. Balzac, *Le père Goriot*, éd. Calmann-Lévy, 1878, P.118 et sq.

perdre, curieuses et avides du dernier dix, uniquement occupées de leurs débiteurs, toujours inquiètes sur le rabais des monnaies, enfoncées et et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins.

De tels gens ne sont ni amis ni citoyens, ni chrétiens, ni peut-être des hommes : ils veulent de l'argent."

Balzac ne manque pas, dans toute son oeuvre, de souligner cet amour immodéré pour l'or.

Par exemple, dans *Eugénie Grandet* (1833), l'avare dit à sa fille au sujet de cet or auquel il tient tant et qu'elle a donné si volontiers à celui qu'elle aime : "L'or est une chose chère. les plus honnêtes filles peuvent faire des fautes, donner je ne sais quoi, cela se voit chez les grands seigneurs et même chez les bourgeois; mais donner de l'or ! car vous l'avez donné à quelqu'un, hein (i) ?"

Que l'avare aime l'argent c'est normal, mais, partout dans la société règne cette passion pour l'argent : Écoutons ce cri du *Médecin de campagne* :

"Nous sommes dans le siècle des intérêts matériels et du positif. Nous sommes tous chiffrés, non d'après ce que nous valons, mais d'après ce que nous pesons. Au lieu d'avoir des croyances, nous n'avons que des intérêts."

Et ce cri, hélas ! n'a pas cessé d'être vrai. Balzac constate et ne se lassera pas de répéter que "le veau d'or est toujours debout dans sa gloire éternelle". Il trouve, pour définir l'argent, des périphrases expressives comme : "le fabuleux métal", "un mirage doré", "ce vers quoi l'on rame in fatigablement", à travers tous les récifs et à travers toutes les tempêtes et en bravant pour lui la mort.

En définitive, c'est autour de cette recherche de l'or qu'il bâtit ses personnages — et c'est cela qui donne à *la Comédie Humaine* sa cohésion, sa réalité et sa force.

Comme Balzac, Lamartine a eu à se débattre contre de nombreuses difficultés qui, si elles ne sont pas toujours du même ordre, ont été toutefois suscitées par des désirs, des ambitions semblables.

1. Balzac, *Eugénie Grandet*, éd. Calmann-Lévy, 1878, p. 208 et sq.

Le chantre d'Elvire aux accents immortels nous a confié ses rêves, ses rêves de 18 ans, dans une lettre écrite le 26 juillet 1803, où il précise ses désirs en deux mots : "De la gloire et de l'argent." Telle fut sa devise. Pendant toute sa vie, il ne cessera, parmi ses multiples préoccupations, de caresser et de poursuivre ces rêves.

"La gloire" est le propre de l'homme d'action, "l'argent" appartient à l'homme d'affaires mais rarement aux intellectuels.

Homme d'action et homme d'affaires, voilà deux aspects, peu connus de notre poète, que nous allons essayer de dévoiler.

L'homme d'action que fut Lamartine a connu de sublimes gloires, mais aussi les échecs les plus douloureux.

La politique le séduisait, il voulait un rôle dans les affaires publiques, "participer aux périls et aux bénéfices de la société", d'une part, et d'autre part, la politique devenait chez lui comme chez Chateaubriand, un besoin physique, "une dépense d'énergie surabondante".

Il aspirait donc à réunir les deux grandeurs, "celle de la plume et celle de l'épée"(1) Mais, il constate avec dépit que la France contemporaine avait le préjugé des hommes "spéciaux", c'est-à-dire, selon ses propres termes, "des hommes qui ne savent faire qu'une seule chose"(2).

Comme il craint que ce préjugé ne le fasse "rejeter comme un intrus de toute candidature diplomatique"(3), il se mit à dénigrer la poésie et la carrière poétique. Il commence par renier "cette épithète de poète", lancée par ses ennemis, prétend-il, pour nuire à sa carrière politique (4).

1. Lamartine, *Cours Familier de Littérature*, T. III, Entretien 164, p. 123, (1856-1869).

2. *Ibid.*, T.X, Entretien 58, p. 234.—Lamartine attaque violemment "ce préjugé inventé par la médiocrité pour s'en faire un rempart contre la concurrence du talent multiple".

Cf. *Voyage en Orient*, T.1, p.125. et *Chute d'un Ange*, Avertissement, VII.

3. Lamartine, *Cours Familier de Littérature*, T.X, p.234.

4. Voir son "Discours à une députation d'étudiants", dans Ch. Alexandre, *Souvenirs sur Lamartine*, p. 102, Paris, Charpentier, 1884, in 12, VIII-422p.

Le 6 décembre 1835, il écrit à un ami, Guichard de Bienassis : "La poésie ne doit être que le délaasement de nos heures de loisir, l'ornement de la vie. Mais, le pain du jour, c'est le travail et la lutte".

Et dans l'Avertissement de *Jocelyn* (1836) : "Le poète n'est pas tout l'homme, dit-il, la pensée et l'action peuvent seules se compléter l'une l'autre. C'est là l'homme". L'homme qui ne fait que cadencer ses rêves jusqu'à la fin de sa vie "serait une espèce de baladin propre à divertir les hommes sérieux".

Et dans une lettre adressée à son ami Léon d'Ouilly, le 1er décembre 1838, lettre servant de Préface aux *Recueils Poétiques*, il dit : "la poésie n'a jamais été qu'une douzième de ma vie réelle. Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvements du cœur et la vie. Voilà tout".

Il dira encore en 1849, dans la Préface aux *Premières Méditations*, que s'il avait fait quelques poèmes, ce n'était qu'un accident, une aventure heureuse dans [sa] vie".

Après s'être plus ou moins excusé d'avoir fait des poèmes, il devait déclarer hautement qu'il était appelé, depuis sa naissance, à la politique. Il écrit en 1835 : "J'étais né pour l'action. La poésie n'a été en moi que l'action refoulée; j'ai senti, j'ai exprimé des idées et des sentiments dans l'impuissance d'agir" (1). Et dans ses *Mémoires* : "J'étais né pour les grandes affaires d'Etat".

Même à l'âge de 73 ans, il écrit dans le *Cours Familier de Littérature* : "il y avait dans ma nature plus de l'homme d'Etat et de l'orateur politique que du chantre contemplatif de mes impressions de vingt ans".

Son désir, confie-t-il à son ami Legouvé, est d'être un Napoléon sans épée au côté! (2). car, écrit-il dans la Préface des *Méditations* (1849), "le plus beau poème du monde" ne vaut pas "un seul jour de grande action politique". Il se propose comme idéal, la vie de David : "poète au printemps de ses années, guerrier et roi au milieu, prophète à la fin".

1. Lamartine, *Voyage en Orient*, T. II, p. 114, éd. Gosselin & Furne, 1845.

2. E. Legouvé, *Lamartine*, conférence donnée le 16 janvier 1876, Paris, Hetzel et Cie, 1876, in 16, 40 p.

Ce rêve commence à se réaliser lorsque la ville de Bergues le choisit comme député en janvier 1834. Lamartine, dit alors à son père : "J'ai l'instinct des masses".

Un an après, en septembre 1835, il écrit à son ami Virieu : "Je vois se réaliser ce que j'avais toujours senti, que l'éloquence était en moi plus que la poésie, qui n'est qu'une de ses formes, et qu'elle finirait par se faire jour".

Lamartine montait, la plupart du temps, à la tribune pour défendre des idées nobles et généreuses. Qu'il s'agisse des Questions de l'Orient, des chemins de fer, de l'enseignement, de la fabrication du sucre, il était là pour prendre la défense de la paix, de la famille, de la prospérité. Il était devenu populaire, si populaire que dans les journées turbulentes de février 1848, son apparition suffisait pour calmer la foule agitée et que ses discours désarmaient les révolutionnaires et arrachaient aux émeutiers socialistes le drapeau rouge.

Après avoir sauvé son pays des troubles certains, et après avoir même exposé sa vie au danger, il ne recueillera que 18000 voix au scrutin pour la présidence de la République.

Effondrement rapide qui lui fera mesurer toute l'ingratitude humaine et regretter les efforts déployés en vain. En 1857, il écrira dans *le Cours Familier de Littérature* : "Plût à Dieu que je n'eusse jamais touché comme Musset, à ce fer chaud de la politique". Non seulement la politique le paya d'ingratitude, mais encore elle fut une entrave à sa production littéraire : "J'aurais pu être un grand poète, dit-il, mais il aurait fallu pour cela que la destinée m'eût fermé plus hermétiquement et plus obstinément toutes les carrières de la vie active".

L'homme d'affaires eut encore moins de chance que l'homme d'action.

Lamartine a toujours poursuivi des rêves de richesse. En 1812, ayant à peine 22 ans, il songe très sérieusement à aller implanter le cotonnier dans une petite île inculte de la baie de Naples, "l'isoletta" qui était sans doute "Procida".

Sept ans après, le 15 janvier 1819, il écrit au chevalier de Fontenay, secrétaire de la Légation de France, auprès de son Altesse le Grand-Duc de Toscane, pour solliciter une concession qui lui permette d'exploiter "une petite île nommée la Pianozza", auprès de l'île d'Elbe.

Trois jours après, il invite Virieu à partager ce plan de fortune agricole. Il lui écrit : "Il y a vis-à-vis de Livourne, une petite île de six lieues de tour, nommée la Pianozza, qui est inculte et n'appartient à personne. Elle est très fertile cependant; mais les Italiens n'en savent rien, ou ne s'en soucient pas. Nous en demandons la concession. Nous réunissons tout l'argent que nous avons : cela va déjà à 70.000 frs. Nous y portons des charrues, des ânes, des mulets et nous y semons du blé. Nos minimums de produits sont de cent pour cent, dès la première année, bien calculés".

Cette lettre est très significative, car elle révèle déjà son incurable légèreté dans les affaires. Calculs de visionnaire ! Mais, il réussit tout de même à décider ses amis de collège à participer à ce projet dont il sera bien entendu le chef : "Je suis le régisseur, écrit-il toujours à Virieu, et MM. Veydel et de Nansouty seront les agriculteurs". Lamartine voulait se retirer dans cette île avec ce trio de misanthropes, car il traversait alors une crise morale et se sentait terriblement désemparé après la mort de Mme Julie Charles qui datait de plus d'un an.

"Un seul être vous manque et tout est dépeuplé".

Il n'aspirait donc qu'à l'évasion et à l'oubli. Mais, Fontenay demanda des renseignements sur la Pianozza, et il reçut un rapport net et riche en chiffres, montrant qu'il faudrait une avance d'un demi-million de livres toscanes pour l'exploitation et que les bénéfices vraiment substantiels se feraient attendre une vingtaine d'années.

Pourtant, nos jeunes aventuriers, poussés par Lamartine, n'abandonnent pas leur rêve romanesque. Au début du mois de juin, ses amis Nansouty et Veydel partent pour Livourne afin de faire les démarches nécessaires sur place. Et voici une difficulté insurmontable qui surgit : les invasions algériennes et les attaques des pirates rendront leur position très périlleuse : et c'est ce qui maintenait depuis des siècles, en état d'inculture, une terre aussi fertile que celle de Pianozza.

Lamartine ne va pas abandonner si vite ses rêves féériques de colonisation. Lorsqu'il part pour l'Orient en 1832, il est tout le temps obsédé par ce désir d'exploitation. A Rhodes, à Chypre, à Zabulon, "Combien de sites, écrit-il dans *Le Voyage en Orient*, n'ai-je pas choisis là dans ma pensée, pour y élever une maison, une forteresse agricole et y fonder une colonie avec quelques amis d'Europe".

Son choix s'arrête finalement sur "la Plaine de Tyr, aujourd'hui Sourre". Nous avons eu la chance de fouiller dans les malles de Lamartine conservées au château de Saint-Point et d'y trouver, en 1949, un manuscrit autographe fort intéressant. Ce texte est intitulé :

"Documents sur un Projet de concession dans la plaine de Tyr-Sourre en Syrie, 1833."

Sur 13 feuillets de grand format s'étendent articles, clauses, projets, calculs concernant l'exploitation de 20.000 hectares pendant une période de 50 ans qui devait commencer le 1er octobre 1834. Lamartine se laisse bercer par la douce espérance d'économiser "deux cent mille francs" par an. En évaluant ce domaine à 2 millions, il pense s'assurer ainsi "quatre millions au bout de dix ans" (1).

Rêves de poète ! qui ne vont évidemment pas se réaliser. D'ailleurs, la mort de sa fille unique Julia interrompt prématurément son séjour au Liban.

Il rentre en France endetté, ruiné, ce qui ne l'empêchera pas de continuer à se montrer généreux, charitable. Aussi toute misère vraie ou fausse s'adressait-elle à Lamartine; et Mme de Lamartine avouait en 1848, à un ami, que leurs aumônes en quelques mois avaient dépassé cent mille francs. Et lorsque Lamartine n'avait pas d'argent, il trouvait le moyen d'offrir discrètement quelque chose. A titre d'exemple, je raconterai l'histoire d'un jeune poète malheureux, qui était allé lire ses poèmes de débutant à Lamartine. Celui-ci l'encourage, lui donne un mot de recommandation auprès d'un éditeur et le reconduit jusqu'à la porte. Le jeune homme le remercie timide, relève le col de sa veste pour se protéger du froid qui l'attend dehors. En un clin d'oeil, Lamartine prend son propre pardessus, pendu à l'entrée, et le met sur les épaules de ce jeune homme qui lui dit, d'un air étonné : "Mais, ce pardessus n'est pas à moi, Monsieur de Lamartine !"

— "Il est sur vos épaules, lui répond Lamartine en souriant, donc il n'est plus à moi !"

1. Voir Lotfy Fam, *Le Voyage en Orient de Lamartine*, édition critique, Paris, Nizet, 1959, in 8°, 543 p. (pp.464-473).

Outre ses libéralités multiples, Lamartine croyait avoir, tel Balzac, le génie des affaires. Il était sûr de sa capacité financière, de son génie spéculateur. Il a dit un jour, à l'un de ses amis, Grenier, et et fort sérieusement :

"Je n'ai jamais étudié que deux choses : l'économie politique et les finances".

"Il y a longtemps, dit-il à Legouvé, que je connais ma capacité comme homme pratique. Le monde ne veut pas y croire, parce que j'ai fait des vers. Encore s'ils étaient mauvais !.. C'est ce qui me perd .."

A en croire Legouvé également, Lamartine aurait dit au fils d'un de ses amis : "Jeune homme, regardez-moi bien, là au front.. et dites-vous que vous venez de voir le premier financier du monde .."

Lamartine se croyait également un grand vigneron. Son secrétaire Ch. Alexandre nous raconte que Lamartine lui a dit un jour : "Je ne suis pas poète, je suis un grand vigneron".

Il écrivait également à Girardin : "Je suis un grand administrateur de terres et de vignobles".

La renommée que l'on reconnaissait à un homme de lettres ne l'offusquait pas; mais le titre de premier viticulteur de France, accordé à un Duchâtel le laquait :

"Ce n'est qu'un amateur, disait-il, moi, je suis un cep de nos collines".

Puisque nous sommes au chapitre des compétences, ajoutons que Lamartine avait une haute opinion de son talent d'architecte :

Un matin à Saint-Point, montrant avec complaisance à un visiteur un petit portique affreux, d'un coloris criard, formé de deux colonnes appartenant à deux styles différents, Lamartine déclare :

"Mon cher, dans 50 ans, on viendra ici en pèlerinage; mes vers seront oubliés, mais on dira : "Il faut avouer que ce gaillard-là bâtissait bien !".

Evidemment, on ne le prenait pas au sérieux, mais ces illusions l'entraînaient à entreprendre des affaires ruineuses qu'il s'obstinait à poursuivre en dépit d'échecs multipliés.

N'ayant aucune disposition pour le commerce, il n'entendait absolument rien à la comptabilité. Par exemple, quand on feuillette des carnets où Lamartine consignait ses poèmes, on rencontre souvent de fort curieux calculs, car il apportait le plus grand soin à faire le compte de ses vers. En face du poème intitulé le *Génie*, dans les *Méditations*, on constate qu'il y a une multiplication. Douze strophes de dix vers, combien cela pouvait-il donner de vers ? Grave problème ! Il lui fallut cette opération si précieusement rédigée pour savoir que cette ode comportait 120 vers.

Avec de pareilles aptitudes, on s'attend au genre d'affaires qu'il pourra faire ! Ainsi, il achetait du vin au comptant, fort cher, et le revendait à crédit et bon marché. Excellente recette pour réussir dans le commerce !

Sa bonté de cœur, jointe à ses habitudes de patronnage et de grand seigneur le poussèrent à acheter autour de Saint-Point ou de Mâcon, toutes les vignes que des propriétaires ruinés venaient lui offrir ; et il les payait sans voir et sans discuter. Il allait plus loin même, il lui arrivait d'acheter en bloc, dans le Mâconnais, des récoltes sur pied, convaincu qu'il faisait une spéculation magnifique, et qu'il en revendrait le produit facilement et avec un grand bénéfice en France et même en Amérique. Il n'en fallait pas tant pour larier sa fortune et celle des siens.

Endetté, ruiné, il se tourne de nouveau vers l'Orient, l'Orient où il désirait "vieillir et mourir".

"Je rêve, écrit-il en 1840, de me retirer dans l'hospitalité de l'Orient. L'homme y est noble. La politesse y est à un degré de religion et de solennité. L'âme y est grave, profonde et contemplative. Ils ont à la bouche des proverbes divins. Ils parlent Job et Salomon".

Déjà, le 24 avril 1849, il avait adressé une demande au grand vizir turc Rachid Pacha :

"J'ai constaté la nécessité de m'expatrier pour gagner ma vie à l'étranger .. Ma prédilection et mon affection pour les Ottomans, connues de vieille date, et l'appréciation dûment acquise, au cours de mon voyage, de leurs qualités morales, ainsi qu'en font foi les livres où je les ai consignées avec de vifs éloges, vous sont connues. J'éprouve donc le désir d'aller m'installer parmi eux.

"Ayant passé la moitié de ma vie dans les champs, je suis au courant de tous les procédés agricoles. Je voudrais donc, Sa Majesté Impériale daignant me faire don d'une propriété, y créer une ferme dont je dirigerais l'exploitation. Il faudrait aussi qu'elle contint au moins cent cultivateurs.

"L'emplacement que je souhaiterais le plus à cet égard serait du côté d'Ismed, non loin de Matnara, ou bien dans les environs de Smyrne, car de cette façon je ne priverais pas ma femme des distractions de Constantinople".

Le Conseil des Ministres turcs, flatté de la demande du poète, lui concéda la plaine de Burgaz-Owa, à 8 ou 10 heures de cheval de Smyrne, plaine qui couvre 20.000 hectares, et qui comporte des bourgades, des villages, des champs, un fleuve et surtout des étangs où la pêche aux sangsues était particulièrement fructueuse.

Le firman, daté de 1849, lui accorda l'exploitation de ces terrains pour une durée de 25 ans et élevait le poète au rang de "Pacha Franghi". Il s'embarqua en juin 1850 pour faire connaissance avec ses nouveaux Etats.

Il croyait voir son salut dans l'exploitation de son royaume par une compagnie capable d'assurer à la fois les capitaux et le rendement.

Il se mit donc à sonder des banquiers, à chercher des commanditaires en leur faisant miroiter cette entreprise comme une affaire unique.

Autant on l'admirait comme poète et comme orateur, autant on se méfiait de lui et à juste raison, comme homme d'affaires. D'ailleurs, il proposait volontiers aux banquiers et aux compagnies de sérieux avantages d'argent, mais il entendait préserver son autorité et rester le maître dans les conditions les plus absolues. Alors, on se décidait de moins en moins ! Dans le traité signé avec les banquiers, il tint à souligner qu'il était le "seul maître du pays, le seul responsable vis-à-vis de la Sublime Porte de l'Administration des villages, et, dans le cas de contestations et de difficultés entre les habitants, seul arbitre et juge souverain".

La Cie concessionnaire devait lui verser, pour la mise en marche de l'affaire, la somme de 220.000 frs. et lui assurer une rente annuelle de 3 francs par hectare, c'est-à-dire une soixantaine de mille francs.

Mais, il fallait grouper des actionnaires, trouver des gens disposés à souscrire à l'opération — et les souscriptions ne venaient pas. Se méfiait-on du régime politique de l'époque? Manquait-on de confiance en Lamartine déjà très endetté? Toujours est-il que ce fut un échec complet. Les entrepreneurs s'adressèrent donc aux Anglais qui se montrèrent, au contraire, très tentés par l'entreprise. Malheureusement, le Sultan interdit l'entreprise, reprit Burgaz-Owa et on remplaça la donation par une pension de 100.000 païstres pendant 24 ans. Cette pension n'allait pas tarder à devenir toute théorique car au bout d'un certain temps, elle ne lui sera plus payée régulièrement.

Perpétuellement traqué par ses créanciers, Lamartine se décida, en 1852, à devenir son propre éditeur. Quelques cocurs sympathiques envoyèrent des souscriptions à ses *Ouvres Complètes* et plus tard au *Cours Familier de Littérature*, mais d'autres se moquèrent cruellement de lui. Louis Veuillot attaquant ce qu'il appelle "son mercantilisme littéraire", imagine un dialogue entre lui et l'auteur des *Méditations* "Que faites-vous, Monsieur de Lamartine?". — "Je médite!"

L'Etat propose à Lamartine le remboursement de ses dettes. Mais, dignement, il refuse, ne voulant devoir leur liquidation qu'à son travail et à sa plume.

Il lutte, travaille jour et nuit, essaie de lancer une loterie nationale avec le concours de ses amis mâconnais, vend à vil prix Monceau puis Milly et termine sa vie dans une sombre misère qui n'a jamais manqué de noblesse ni de dignité.

Toute sa vie, il fut victime de sa nature généreuse et rêveuse, victime d'illusions dans lesquelles il se complaisait. N'a-t-il pas écrit, dans *le Tailleux des pierres de Saint-Point* :

"Le brouillard est aux montagnes, ce que l'illusion est aux sentiments: il les agrandit".

Toutes ces faiblesses dont furent victimes Lamartine aussi bien que Balzac n'excluent pas la grandeur.

Et cela nous rappelle le mot d'un roi de France à un ambassadeur: "Votre maître n'est-il assez grand pour avoir quelques faiblesses?"

Lamartine, aussi bien que Balzac, étaient assez grands pour avoir quelques faiblesses.

ومن ثم اعتزل السياسة - ولما كان مثقلاً بالديون مثل « بلزاك » شرع يطرق
سبل الأثراء عن طريق التجارة فأخفق ، وحاول في رحلته الأولى إلى الشرق
سنة ١٨٣٢ أن يستثمر مساحة شاسعة من الأراضي الزراعية قرب منطقة
« صور » فلم يفلح ، وأعاد الكرة في رحلته الثانية إلى تركيا سنة ١٨٥٠ ففشل
وأخيراً أدرك أنه خلق أدبياً - مثل « بلزاك » - لا رجل أعمال أو سياسة .

وهكذا اقتادت أوهام المجد والثراء كلا من « بلزاك » و« لامارتين »
إلى فشل كشف لها عن طبيعة استعدادهما وعبقريتهما الأدبية . كما أثر هذا
الانخفاق تأثيراً عميقاً في إنتاجهما الأدبي .

أوهام الثراء عند الأدباء: بلزاك ولامارتين

لطفى فاسم

ملخص :

لقد ألفنا عند دراسة الأدباء أن نعرض لنواحي مجدهم الأدبي فنحسب . ونمر مروراً سريعاً ، بل نكاد لا نكتبر بما تعرضوا له في حياتهم من صنوف الفشل وألوان الاخفاق في تحقيق آمالهم . غير أن هذه الصدمات لا تمر بحياتهم دون أن تترك لها صدياً عميقاً في نفوسهم لا يلبث أن ينعكس على انتاجهم الأدبي ، الأمر الذي يحتم علينا ألا نغفل هذه الأحداث حتى نفهم أعمالهم الأدبية فهما ملياً .

وقد يبدو غريباً أن نجتمع بين «بلزاك» و«لامارتين» في دراسة واحدة ، فهما مختلفان تماماً في المظهر وفي كثير من الطباع . إلا أنه تجمع بينهما ظروف متشابهة مرت بحياة كل منهما .

فالأول - وأعني «بلزاك» - كان يحلم بالمجد والشهرة والثراء ، تماماً مثل «لامارتين» ، في شبابه . وطرق جميع الأبواب ليحقق حلمه هذا فأخفق ، وكان يطارده دائماً شبح الفقر وتورقه هموم الديون . فحاول أن يعمل كناشر ثم صاحب مطبعة ثم صحفي ثم مؤلف مسرحي . وبعد أن أعياه الفشل أنكب على كتابة القصص فلمع نجمه وجاءت قصصه دراسة صادقة للمجتمع على ضوء ما اكتسب فيه من خبرات .

وكذلك الحال مع «لامارتين» . فقد حاول أن يشتغل بالسياسة وانتخب فعلاً نائباً في البرلمان الفرنسي سنة ١٨٣٤ ثم عضواً في حكومة الثورة سنة ١٨٤٨ وتقدم لانتخابات رئاسة الجمهورية بعدئذ فخذله مواطنوه